



Sans titre, 2000
Chaise en bois, peinture en acrylique
Avec l'aimable autorisation de la galerie
Pierre-François Ouellette art contemporain
Crédit photo: Patrick Mailloux

LA MÉMOIRE RETROUVÉE

JOHN LATOUR

FOUR CORNERS

Pierre-François Ouellette
art contemporain
Édifice Belgo
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 216, Montréal
Tél.: (514) 395-6032
www.pfoac.com
Du 12 juillet au 16 août 2003

Avec *Four corners* de John Latour, Pierre-François Ouellette art contemporain présente une exposition contestataire, et qui l'est d'autant plus qu'au premier abord elle le semble peu du fait du matériau utilisé pour la réalisation des artefacts: du bois vieilli brun foncé. Le titre pourtant montre clairement le refus de l'artiste d'utiliser l'espace d'exposition de façon conventionnelle. En effet, au lieu de mettre à profit la partie centrale de la galerie, il relègue ses œuvres dans les coins comme des objets qu'on cherche à faire oublier ou comme des enfants espiègles mis en punition. On pourrait croire qu'une explosion a soufflé les pièces de mobilier aux quatre coins de la salle avant de s'apercevoir que certaines sont soigneusement disposées en ligne. Il devient clair alors que l'installation s'oppose diamétralement à la logique courante. Cet art conceptuel paraît antirationnel, puisqu'il exhibe ce qui se cache ou même se jette: commode et chaises brisées.

Le fait que le mobilier soit hors d'usage permet de l'observer sans référence à sa fonction. Le créateur pourra alors investir ces objets qui ont perdu leur utilité pratique d'une utilité poétique. Or, pour n'être pas monnaie courante, cette dernière

valeur n'en est pas moins vitale pour ceux qui adhèrent à la déclaration de Baudelaire «Je peux vivre un jour sans pain, mais je ne peux pas vivre un jour sans poésie». Un artiste du Groupe lettriste, Roland Sabatier, avait exposé dans les années 80 à Paris du mobilier auquel il avait enlevé son caractère utilitaire en le démontant et en accrochant au mur les différents éléments comme s'il s'agissait de tableaux. Dans une certaine mesure, le travail de John Latour s'inscrit dans une optique analogue. Puisqu'il m'est désormais impossible de m'asseoir sur ces chaises, je suis prête à les voir autrement que comme des supports me permettant de ne pas rester debout. C'est avec détachement que je porte un jugement esthétique sur une chaise antique. Je remarque la boîte qui constitue le siège et le dossier découpé qui évoque à la fois une tête et une cible. Une des deux boules qui ornaient ce dossier a disparu et cette perte de symétrie aide l'objet à passer de l'artisanat – donc de l'art décoratif – à l'art. Les deux pieds de devant manquent et elle est tombée tête la première et la voilà comme une personne âgée incapable de se relever. Cette pièce est investie d'une qualité émotive certaine. L'autre chaise est d'un modèle courant. Aussi l'intervention de l'artiste est-elle beaucoup plus importante. Il a coupé le siège en deux et modifié les pieds pour créer un équilibre tout différent de celui de l'objet neuf. Cet artefact étrange qui montre la chaise en même temps qu'il nie sa fonction est une sculpture d'un surprenant dynamisme.

Dans l'exposition *Close encounters* qui avait été présentée en 2002 au MacLaren Center, John Latour

avait substitué une canne à un pied de chaise cassé. Ici il expose une canne intitulée *Fragile* haute de deux mètres. Sa taille la rend impropre à l'utilisation pour un humain, mais si un géant voulait s'appuyer dessus, elle s'écroulerait car elle serait trop mince pour supporter son poids. Elle fait figure alors de sculpture minimaliste remarquable par l'harmonie de ses proportions et la pureté de la courbure de sa crosse. Elle rappelle l'aventure d'Œdipe qui avait résolu l'énigme du Sphinx en identifiant cette troisième

patte comme la canne de l'homme devenu vieillard. Couronné roi de Thèbes, le héros antique découvre qu'il a tué son père et épousé sa mère. Alors, après s'être crevé les yeux pour ne plus voir l'horrible réalité, il quitte la ville, mendiant aveugle, en s'appuyant sur une canne. Punition de l'*hubris* – orgueil ou plutôt démesure qui s'empare des hommes lorsqu'ils se prennent pour des dieux – et futilité des biens de ce monde: telle est la leçon que matérialise la canne nommée *Fragile*.

Cette présence-absence du passé, ces souvenirs qui attendent d'être réactivés, c'est ce dont traite essentiellement cette exposition. Tous les artefacts sont uniformément peints d'une couleur brune par laquelle l'artiste entend symboliser la patine du temps. Mais il nous invite à ne pas nous arrêter à la surface et à creuser dans les couches de notre subconscient. La commode renversée face contre terre intitulée *CrawlSpace* montre que ce n'est pas chose facile et qu'il est nécessaire, selon la leçon de Freud, de remonter jusqu'aux premières années et de retrouver en nous l'enfant qui jouait à se cacher en rampant dans des espaces exigus. Conscient qu'il risque de provoquer une certaine claustrophobie, John Latour ouvre des fenêtres par lesquelles celui qui pratique l'introspection peut jeter un coup d'œil sur son passé. L'une d'elles est découpée dans la partie arrière de la commode, une autre permet d'accéder mentalement au double fond de l'un des tiroirs, une troisième qui faisait partie d'une maison de poupée est disposée verticalement sur la planchette d'un autre tiroir. Les tiroirs, qui ont été retirés de la commode pour

être exposés les uns à côté des autres, représentent les strates mnésiques que nous sommes prêts à regarder. L'artiste poursuit son propos contestataire en mettant à l'extérieur ce qui est normalement à l'intérieur. Un tiroir rempli à ras bords de fourrure synthétique fait se joindre la sensualité enfantine des jouets en peluche et les fantasmes érotiques des Vénus nues sous leur manteau de vision. Des cloisons disposées à l'intérieur d'un autre tiroir définissent une sorte de labyrinthe dans lequel deux pieds manifestent leur désaccord sur la route à suivre: l'inconscient est une *terra incognita* dont l'exploration est difficile.

L'artiste poursuit son travail sur la mémoire en exposant une série textuelle qui ressemble à des fenêtres simples ou doubles entourées de cadres anciens. Ce sont des pages dont presque tous les mots ont été non pas caviardés mais blanchis. Tels des trous de mémoire, ils manifestent l'oubli quasi total des phrases d'un livre. Quelques mots surnagent, qui racontent une histoire brève probablement fort différente de celle que l'auteur narrait dans ce passage. Ce travail d'oblitération n'est pas sans rapport avec la performance au cours de laquelle Ann Hamilton faisait disparaître des milliers de phrases. Mais John Latour reste dans un domaine domestique, parodiant les petits écrivains du style *Home sweet home*. Cette dérision pouvait se discerner aussi dans le travail sur le mobilier où un rouet semblable à ceux qui ornent les chalets vieillots pouvait se voir au fond d'un tiroir. Les mots qui subsistent forment des expressions poétiques étranges: *This strange home, Pale bedroom with drawers and string, Cursed*. Si l'on sait que les pages arrachées proviennent de Frankenstein et de Dr. Jekyll and Mr. Hyde qui font partie des œuvres de fiction favorites de l'artiste, on est moins surpris par leur connotation fantastique. John Latour joue parfois avec la ponctuation pour provoquer le suspense, nous laissant interpréter une parenthèse entièrement vide ou gardant deux points qu'aucune explication ne suit. Dans cette réflexion sur la mémoire, l'artiste affiche une contestation non dépourvue d'humour tout en proposant au regard un travail parfaitement maîtrisé.

Françoise Belu